3 1761 08266306 3

Servières, Joseph
Le père malgré lui

PQ
2427
S78P4

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lepremalgrlu00serv

LE PÈRE MALGRÉ LUI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE, ET EN PROSE,

PAR LES CITOYENS

J. SERVIÈRE ET R. PHILIDOR.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Montansier - Variétés, le 18 *messidor, an IX.*

LIBRARY
MAY 29 1973
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
2427
S78P4

A PARIS,

Chez Roux, Libraire, Palais du Tribunat, galerie du Théâtre Français.

AN IX. — 1801.

PERSONNAGES.

MADAME DORSON.
JULIE, sa fille.
ROSINVILLE, neveu de Madame Dorson, et prétendu de Julie, jeune homme à la mode, (mise outrée.)
MELCOUR, amant de Julie.
FLORETTE, suivante de Julie.
FÉLIX, jockei de Rosinville.
JASMIN, valet de Melcour.

La Scène est à Paris, au Marais, dans la maison de Madame Dorsan.

Le Théâtre représente un salon et un cabinet avancé.

COUPLET D'ANNONCE.

Air *du Jaloux malgré lui.*

S'IL mérite votre suffrage,
Et ce soir, s'il est triomphant,
Notre Auteur, fier de son ouvrage,
Dira partout : « C'est mon enfant ! »
Mais, sans égard pour sa faiblesse,
Si vous le sifflez aujourd'hui,
C'est bien alors que de sa Pièce
Il sera père malgré lui.

LE PÈRE MALGRÉ LUI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASMIN, FLORETTE.

(*Jasmin en bottes, le fouet à la main.*)

FLORETTE.

COMMENT c'est toi, mon pauvre Jasmin! te voilà de retour?

JASMIN.

Et qui plus est, sain et sauf. Nous arrivons à l'instant de Marseille. Mon maître met ordre à sa toilette, et moi, plus amoureux que jamais, et brûlant du desir de me précipiter dans tes bras, je ne me suis pas donné le temps d'ôter mes habits de voyage, et tu me vois encore tout couvert de poussière.

FLORETTE.

Je reconnais là ton empressement..... que je suis aise de te voir! embrasse-moi donc encore.

JASMIN *l'embrassant.*

De tout mon cœur; d'ailleurs c'est sans conséquence, nous sommes époux.... A propos, donne-moi donc des nouvelles de notre fils: est-il toujours gros et gras?

FLORETTE.

Toujours; il est charmant.

JASMIN.

C'est tout mon portrait. Je voudrais bien l'embrasser: où est-il?

FLORETTE.

Tu le verras plus tard; il est dans ma chambre; il dort.

JASMIN.

Mais il doit avoir cinq mois à présent, si je ne me trompe; il en avait trois lors de mon départ, et voilà soixante jours que nous sommes séparés.

FLORETTE.

Ah! qu'ils nous ont paru longs!

JASMIN.

Et à nous donc! Mon maître n'a pas cessé de me parler de ta maîtresse, de sa chère Julie.... et moi, le croirais-tu, je n'ai pas fermé l'œil pendant une seule des nuits que j'ai passées à deux cents lieues de toi.

FLORETTE, *riant.*

En effet, tu as les yeux battus.

JASMIN.

Ce sont les tiens qui en sont cause.

Air *de la Croisée.*

Ne pensant qu'à ton teint vermeil,
J'ai très-peu fermé la paupière;
Mais j'ajourne encor mon sommeil,
Puisque je te revois, ma chère.
Près de toi l'Amour me conduit:
Quels plaisirs vont être les nôtres!
Jasmin dormira cette nuit
Encor moins que les autres. (*Bis.*)

FLORETTE.

On n'est pas plus aimable.

JASMIN.

C'est rare dans un mari; mais c'est assez parler de nous et de notre amour; occupons-nous de celui de nos maîtres: le mien est plus passionné que jamais..... Sans doute ta maîtresse....

FLORETTE.

Ah! mon pauvre Jasmin,

JASMIN.

Tu m'effrayes.

FLORETTE.

Il y a bien de quoi.

JASMIN.

Julie en aimerait-elle un autre?

FLORETTE.

Au contraire, l'absence n'a fait qu'augmenter sa tendresse pour M. Melcour.

JASMIN.

Jusqu'ici je ne vois pas grand mal.

FLORETTE.

Madame Dorson a mis dans sa tête de marier sa fille à son neveu, M. Rosinville, et l'a signifié hier très-sérieusement à mademoiselle Julie.

JASMIN.

Ah! mon Dieu! et quel est donc ce monsieur Rosinville?

FLORETTE.

Le plus étourdi, et le plus fat de tous les hommes.

JASMIN.

Eh bien! voilà une jolie nouvelle à apprendre à mon maître. Nous avons bien fait de nous marier, car pendant mon absence, on t'aurait peut-être aussi trouvé un époux.

FLORETTE.

J'entends quelqu'un.... c'est Julie.

JASMIN.

Elle ne se doute pas que nous sommes arrivés: qu'elle va être surprise en me voyant!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JULIE.

JULIE.

Que vois-je ? Jasmin ici !

FLORETTE.

Oui, Mademoiselle, il est de retour.

JULIE.

Depuis long-temps ?

JASMIN.

Un quart-d'heure.

JULIE.

Ton maître ?

JASMIN.

Il change d'habits ; mais l'amour ne tardera pas à l'amener près de vous. On vient : c'est lui-même.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MELCOUR.

MELCOUR.

Enfin, ma chère Julie, après deux mois de la plus cruelle absence, il m'est permis de vous voir : combien mon bonheur me paraît grand !

JULIE.

Croyez, Melcour, que je partage votre joie.

MELCOUR.

Que cet aveu est flatteur pour moi !

JASMIN.

Si Monsieur veut me le permettre, je monterai un instant à la chambre de Florette, de ma femme, pour voir mon petit Jasmin; un sentiment paternel me fait desirer ardemment de l'embrasser.

MELCOUR.

Tu peux y aller, je n'ai pas besoin de toi pour le moment; mais sois à mes ordres lorsque je te ferai appeler.

JASMIN.

Oui Monsieur. (*A part à Florette*). Je vais contempler mon illustre rejeton.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Jasmin.*

MELCOUR.

Concevez-vous, Julie, combien il m'est doux de voir que vos sentimens n'ont point changé à mon égard?

JULIE.

Pendant notre séparation j'étais plus à plaindre que vous; je n'avais aucun moyen de me distraire, au lieu que le plaisir de voyager pouvait vous faire oublier quelquefois les maux de l'absence.

MELCOUR.

Non, Julie.

Air: *Que ta perte, ô ma tendre amie!*

L'aspect vanté de la nature
N'a pas su captiver mes sens;
Partout je n'ai vu que verdure,
Toujours des bois, toujours des champs.
Loin de vous, ces plaines fleuries
A mes yeux n'avaient aucun prix.
J'ai vu peu de femmes jolies.

FLORETTE.

Il fallait rester à Paris.

MELCOUR.

Mais bientôt quelle jouïssance!
Marseille s'offrit à mes yeux;
Je vis les lieux de mon enfance,
Je trouvai mes parens heureux;
Je vis peu de bureaux d'usure,
Et peu de fripons enrichis.

FLORETTE.

Ce pays-là, je vous l'assure,
Ne ressemble guère à Paris.

MELCOUR.

J'ai fini toutes mes affaires, et je ne vois plus rien qui puisse m'empêcher de faire à Madame votre mère la demande de votre main.

JULIE.

Hélas! Melcour.

FLORETTE.

Ah! Monsieur.

MELCOUR.

Expliquez-vous, Julie.

FLORETTE.

Plus de mariage.

MELCOUR.

Que me dis-tu?

JULIE.

Il n'est que trop vrai, Melcour; ma mère veut me forcer à en épouser un autre que vous.

MELCOUR.

Et le nom de ce rival?

FLORETTE.

C'est le cousin de Mademoiselle.

MELCOUR.

Quoi! Rosinville?

JULIE.

Lui-même.

MELCOUR.

Un fat.

JULIE.

Que je déteste autant que je vous aime.

MELCOUR.

Qui croit honorer une femme quand il veut bien lui présenter ses hommages.

JULIE.

Et dont ma mère s'est coëffée, malgré tous ses ridicules.

FLORETTE.

Si madame Dorson en est amoureuse, le temple de l'Hymen leur est ouvert.

JULIE.

Rosinville est riche, c'est un neveu, et c'est sous ces deux titres qu'on me le présente.

MELCOUR.

Mais je prétends rompre ce mariage. Inspiré par vous je puis tout entreprendre, et de ce pas je veux aller trouver votre mère, lui dire qu'elle fait le malheur de sa fille et le mien, et la forcer à nous unir.

JULIE.

Mes prières ont été inutiles : puissent les vôtres ne pas l'être!

MELCOUR.

Je vais plaider la cause de l'amour, et rien ne résiste à l'éloquence du cœur.

FLORETTE.

Vous n'irez pas bien loin pour trouver madame Dorson, car la voici elle-même.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, Madame DORSON.

Madame DORSON.

COMMENT, M. Melcour ici? Mais je vous croyais à Marseille, au sein de votre famille.

MELCOUR.

Non, Madame, j'en arrive il y a une heure, et je viens vous prier de remplir la promesse que vous m'avez faite.

Madame DORSON.

Quelle promesse?

MELCOUR.

De m'accorder la main de Julie.

Madame DORSON.

Ah! je ne vous avais donné cette parole que légèrement; j'ai réfléchi depuis : la fortune qu'aura un jour Rosinville, son esprit, son amabilité, tout me dit que je ne puis choisir un parti plus convenable pour ma fille.

JULIE.

Air du vaudeville de *Rembrand.*

Rosinville est un étourdi,

FLORETTE.

Plus léger que le Zéphyr même;

JULIE.

Il ne parle que de wiski,

FLORETTE.

Et ce n'est que lui seul qu'il aime.

Madame DORSON.

Sa gaîté me plaît, me séduit,
Son esprit me charme et me flatte.

JULIE.

Ce n'est qu'un fat, dont tout l'esprit
Est dans le nœud de sa cravatte.

Madame DORSON.

C'en est assez, Mademoiselle ; au don que je lui fais de votre main, tâchez de joindre celui de votre cœur. J'ai parlé, qu'on obéisse.

UN LAQUAIS *entrant.*

Monsieur de Rosinville.

Madame DORSON.

Faites entrer.

MELCOUR.

Ah ! je me retire ; la présence d'un rival ajouterait encore à mon malheur. Adieu, madame. (*A Julie.*) Espérez, ma Julie ; tout n'est pas encore perdu. (*Il sort.*)

Madame DORSON.

J'espère, ma fille, que vous allez faire bonne mine à votre cousin.

JULIE.

Ma mère, je ne vous réponds pas de cela.

SCÈNE VI.

Madame DORSON, JULIE, FLORETTE, ROSINVILLE, UN JOCKEY.

ROSINVILLE.

Félix, qu'on fasse rafraîchir mon cheval. — Salut ma chère tante. — Vous ramènerez mon cabriolet chez moi ; je passe la journée ici. — Bonjour ma chère cousine. — S'il y a des lettres vous me les apporterez. — Votre santé à toutes les deux ?

Madame DORSON.

Bonne, mon enfant, et la tienne.

ROSINVILLE.

Extraordinairement bonne. (*A son jokey.*) Tu passeras chez mon coëffeur, c'est un artiste étonnant ; si ma perruque

est prête, tu la porteras chez moi. — Ah ! bonjour Florette, je ne t'avais pas vue, mon enfant. (*A son jokey.*) Va aussi chez mon tailleur ; dis-lui qu'il ne mette que quatre boutons à mon frac : je lui avais recommandé d'en mettre six, mais ce n'est plus le genre depuis hier ; et six boutons me perdraient de réputation.

LE JOKEY.

Monsieur n'a pas d'autres ordres ?

ROSINVILLE.

C'est tout. (*Le jokey sort.*)

FLORETTE.

Il est très-bien votre valet.

ROSINVILLE.

Tu trouves ; il a le genre, n'est-ce pas ? il m'a coûté quinze louis pour le faire habiller à l'anglaise.

Madame DORSON.

Pourquoi ces folies ?

ROSINVILLE.

Air : *Toujours seule, disait Nina.*

Pour bien vivre,
Il faut, dit-on,
En tout suivre
Le bon
Ton.
Maintenant, derrière un bockey,
Un Jockey
Bien coquet
Plaît.

Madame DORSON.

Mais, mon cher,
Il en coûte cher.

ROSINVILLE.

Je le sais,
On le paie assez ;
Mais, je le vois,
Rien n'est bourgeois
Comme d'avoir un valet
Laid.

Madame DORSON.

Quand cesseras-tu d'être étourdi ?

ROSINVILLE.

Quand vous cesserez d'être aimable, ma tante.

FLORETTE.

Le cher neveu sera étourdi toute sa vie.

ROSINVILLE.

Eh bien ! ma chère cousine ; eh bien ! vous ne me regardez pas, pourquoi cette indifférence ?

Air *de la légère.*

Quand j'arrive,
Beauté vive,
Ah ! montrez-vous
Plus naïve,
Moins craintive,
Moins rétive :
Que votre accueil soit plus doux.
Ma tendresse est toute en vous ;
Il faut m'accorder la vôtre ;
Nos cœurs sont faits l'un pour l'autre.
Sans contrainte adorons-nous :
Je suis Adonis, ma chère,
Mes désirs vont sont connus ;
Ne soyez pas plus sévère
Que pour lui n'était Vénus.
Eulalie,
Rosalie,
Dès ce jour
Je vous oublie.
C'est Julie
Qui me lie :
Je connais enfin l'Amour.

FLORETTE.

Vous ne dites pas s'il y a quelque mode nouvelle, monsieur Rosinville.

ROSINVILLE.

Rien à changer à votre toilette, ma jolie, mon adorable cousine ; vous êtes mise comme une divinité, seulement vous nous dérobez trop de charmes ; la mode aujourd'hui est de ne rien laisser à deviner.

Madame DORSON.

Oui, c'est une belle mode ; si Mademoiselle ne voulait

pas toujours faire à sa tête, elle serait mise un peu plus décemment.

ROSINVILLE.

Pourquoi cela, ma tante ?

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver...*

Dans tous nos jardins enchanteurs,
Voyez nos belles demi-nues ;
En vain de rigoureux censeurs
Les blâment d'être peu vêtues ;
De ces critiques indiscrets,
Femmes, oubliez le murmure :
Voilez à peine vos attraits,
C'est la mode de la Nature.

Ah çà ! mes chères tante et cousine, savez-vous bien que j'ai fait un effort surnaturel aujourd'hui pour venir vous voir ; vous demeurez si loin, qu'en vérité c'est une affaire d'état que de venir chez vous. Ah ! d'honneur, vous devriez déménager ; il est du plus mauvais ton de demeurer au marais, c'est au point que je n'ose le dire à personne. Jugez donc, il n'est encore que midi, et voilà deux heures que je suis levé ; je n'ai mis qu'une heure et demie à ma toilette. Si mes amis le savaient, je serais l'éternel objet de leurs sarcasmes.

Madame DORSON.

Se lever à dix heures, quel effort !

ROSINVILLE.

Mais c'est que voyez-vous, nous autres habitans de la chaussée d'Antin nous commençons à ouvrir les yeux pour voir le jour, quand vous autres, gens du Marais, vous commencez à ouvrir la bouche pour manger la soupe.

Madame DORSON.

Je suis bien aise de te rappeler qu'ici l'on dîne à trois heures.

ROSINVILLE.

C'est détestable ; le bon ton est de dîner à six heures, prendre un thé à onze, et jusqu'à quatre heures que l'on se couche, on donne des bals ; c'est ce que vous devriez faire, ma tante.

JULIE.

Mon cousin a raison.

Madame DORSON.

Es-tu fou ?

ROSINVILLE.

Du tout. Par exemple, ma jolie cousine, vous walseriez avec moi.

JULIE.

Je ne sais pas walser, mon cousin.

ROSINVILLE.

Je veux vous l'apprendre, ainsi qu'à ma tante, et à toi aussi, Florette.

FLORETTE.

Grand merci, Monsieur.

Madame DORSON.

Qu'est-ce que la walse ? Y a-t-il long-temps qu'on se sert de la walse ?

ROSINVILLE.

Air de walse.

Les Allemands
Walsent depuis long-temps,
Et chez eux
Naquit ce pas amoureux.
Pas enchanteur !
Que tu plais à mon cœur !
Mais tu devais
Naître chez les Français.
La walse est fille des Dieux,
Nous dit-on en tous lieux,
Et l'Amour est son père.
Pour moi, mon cœur enchanté
Dit que la Volupté
De la walse est la mère.
Vous cadencez quelques pas,
Puis enlaçant les bras,
Vous parcourez l'espace ;
Vous dessinez des tableaux ;
Puis, cessant à propos,
Vous faites mainte passe :
L'amant y glisse un billet doux,
Propose un rendez-vous.

Sans la walse, peut-être,
Maint époux ne serait pas
Ce qu'un époux, hélas !
A la coutume d'être.

Mais c'est égal, je ne suis pas jaloux ; ainsi, ma cousine, quand vous serez ma femme, à vous permis de walser. Parlons d'un homme comme moi pour être votre époux : les plaisirs naîtront sous vos pas ; les spectacles, les bals ; je veux que, lorsque je vous mènerai dans nos jardins de plaisance, que l'on n'ait des yeux que pour vous et pour moi.

JULIE.

Je n'en connais aucun, mon cousin.

ROSINVILLE.

Comment ! vous n'en connaissez aucuns ? pas seulement Frascati ?

JULIE.

Non, mon cousin.

ROSINVILLE.

Eh quoi ! ma tante, vous ne savez donc pas que l'éducation d'une jeune personne bien née est manquée, quand on ne lui a pas fait connaître tout cela.

Air : *Courons de la brune à la blonde.*

Lorsqu'on veut un peu paraître
Lorsqu'on prend de certains airs,
Ma cousine, il faut connaître
Bal, cafés, jardins concerts.
C'est la mode,
La méthode,
Dans Paris,
Séjour des ris.

Si l'on ne veut avoir l'air pauvre,
Chaque soir
Il faut voir
Mousseaux,
Paphos,
Chantilly,
Frascati,
Ruggieri,
Franconi,
Duci,
Garchi,

Tarchi,
Velloni,
Tortoni.
Le pavillon d'Hanovre.

Et Tivoli donc? Ah! Tivoli! rien de sublime comme Tivoli.

Air *de la walse de Psiché.*

Tivoli,
Que partout on vante,
Des plaisirs, retraite charmante,
Lieu joli,
Séjour qui m'enchante,
Tes jardins
Sont vraiment divins.

On voit de vastes allées,
Sans cesse comblées
De Grâces voilées,
A nos yeux offrant
De leurs belles tournures,
Et de leurs parures,
Le coup d'œil brillant.
Avec Aminthe ou Delphine,
On rit, on badine,
On pénètre partout;
On danse,
On se balance,
La beauté s'avance,
Et par sa présence
Semble animer tout.

Tivoli! c'est sous ton ombrage
Qu'Amour volage
Nous engage.
Ce Dieu malin,
Sous le feuillage,
A l'Hymen
Fit plus d'un larcin.

L'amant,
Auprès de l'idole
Dont son cœur raffole,
Tendrement
Cajole.
On se plaint, il console.
Sur l'aile d'Eole
La pudeur
S'envole,
Et l'Amour est vainqueur.

Aux transports
Qui les enivrent,
Alors
Ils se livrent
Tous deux ; mais bientôt
D'une walse nouvelle
L'accord les appelle :
Le couple fidèle
Se place aussitôt.

Tivoli,
Que partout on vante,
Des plaisirs retraite charmante,
Lieu joli,
Séjour qui m'enchante,
Tes jardins
Sont vraiment divins.

Madame DORSON.

A propos de jardin, il faut que je te fasse voir le mien ; il est devenu charmant depuis que tu ne l'as vu.

ROSINVILLE.

Ah ! ma tante, c'est un jardin à la française ; je ne peux plus les souffrir, et puis je suis bien aise de causer avec ma cousine : je la vois si rarement !

Madame DORSON.

Elle viendra avec nous.

JULIE.

Non, ma mère, je ne prendrai pas l'air ce matin.

ROSINVILLE.

Vous l'entendez.

Madame DORSON.

Viens toujours, je le veux absolument ; je suis sûre que tu trouveras mon jardin le Tivoli du Marais.

ROSINVILLE *à part.*

Ce n'est pas là le cas de déplaire à ma tante. (*Haut.*) Il le faut donc ?

Madame DORSON.

Je l'exige.

ROSINVILLE.

Allons, j'obéis. Vous voyez, ma chère Julie, on m'arrache d'auprès de vous. (*A part à Julie*). Mais ne vous désespérez pas, je ne vais pas tarder à revenir. Ma tante, je suis à vos ordres. A propos, est-ce que vous ne prenez pas votre ombelle ?

Madame DORSON.

Qu'est-ce que c'est qu'une ombelle ?

ROSINVILLE.

Un petit parasol verd que les dames portent maintenant. Comment, vous n'en avez pas, ma cousine ? Ah ! vous avez bien tort.

Air : *Dorilas contre moi, etc.*

De l'éclat d'une fleur nouvelle
Souvent Phœbus nous priverait,
Si des feux qu'il darde sur elle,
Sa feuille ne la préservait. (*Bis.*)
La femme est cette fleur naissante ;
Et l'ombelle qu'elle choisit,
Devient la feuille bienfaisante
Qui du soleil la garantit. (*Bis.*)

Madame DORSON.

Eh bien, j'en aurai une.

ROSINVILLE.

Je vous le conseille, ma tante. — Salut, ma cousine.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

JULIE, FLORETTE.

FLORETTE.

A la fin, le voilà parti !

JULIE.

Quel ennuyeux et sot personnage !

FLORETTE.

Vous n'en êtes pas enchantée ? Comment, Mademoiselle,

vous pourrez résister à un jeune homme aussi aimable, qui sait, à point nommé, la hauteur d'un collet?

JULIE.

Non, Florette, Melcour seul occupe mes pensées.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MELCOUR.

MELCOUR.

J'ai profité de l'instant où j'ai vu votre mère se promener avec son neveu pour venir auprès de vous.

JULIE.

Quelle imprudence, Melcour! Que diriez-vous à ma mère si elle vous surprenait?

MELCOUR.

Que je vous aime, Julie, et que je ferai tout pour que Rosinville renonce à votre main.

Air: *Ce portrait fut fait par l'Amour.*

Pour vous mériter, je le sens,
Je risquerais jusqu'à ma vie:
Esprit, beauté, grâces, talens,
Je trouve tout en vous, Julie.
L'Amour vous remit son flambeau,
J'en vois les vives étincelless;
Pour voir il est sans son bandeau,
Pour vous quitter il n'a plus d'ailes.

Je désire seulement me trouver avec Rosinville.

FLORETTE.

Justement il vient ici.

JULIE.

Je vous laisse: c'est moi qu'il cherche, sans doute, et c'est vous qu'il trouvera. — Suis-moi, Florette.

SCÈNE IX.

ROSINVILLE, MELCOUR.

ROSINVILLE.

A la fin je suis parvenu à laisser ma tante. Tiens! tiens! Julie n'est plus ici. Eh! mais c'est Melcour! Eh! bonjour donc, mon cher; je vous trouve bien engraissé depuis que je ne vous ai vu.

MELCOUR.

Je crois que c'est M. Rosinville.

ROSINVILLE.

Moi-même. Mais comme vous v'là fagotté! D'où revenez-vous donc avec votre gilet de l'an six?

MELCOUR.

De l'an six! je n'avais pas encore fait cette distinction savante.

ROSINVILLE.

Eh quoi! vous portez la rosette de votre cravatte à gauche! mauvais style, mon ami: voilà huit mortels grands jours que c'est passé. Du fond de quel département arrivez-vous donc?

MELCOUR.

Vous sávez que je n'ai jamais attaché beaucoup d'importance à ces misères-là.

ROSINVILLE

Des misères? Ah! par exemple, celui-là est neuf. Ce ne sont pas du tout des misères; il ne vous manquerait plus que des souliers pointus.

MELCOUR.

Mais il me semblait au contraire que la mode des pointus existait toujours.

ROSINVILLE.

Pas du tout, monsieur Melcour, vous n'y êtes pas.

Air du vaudeville de *l'Opéra-Comique.*

Sur la scène, depuis long-temps,
Les pointes avaient fait fortune;
Mais tous ces calembourgs piquans
Sont devenus chose commune.
Nous voulons des couplets malins,
Mais sans y voir des pointes jointes,
Et jusques à nos escarpins,
Nous voulons tout sans pointes.

Vous me paraissez si peu au courant, que je gagerais cent contre un que vous n'avez pas vu le dernier salon de peinture.

MELCOUR.

Vous gagneriez; mais qu'offrait-il de curieux?

ROSINVILLE.

Air du vaudeville d'*Angelique et Melcourt.*

Parmi les tableaux du salon,
Dignes de fixer notre vue,
On peut, je crois, avec raison,
Citer la *Fortune perdue.*
L'auteur d'un ouvrage aussi beau
A des droits certains à la gloire :
Combien de gens, dans ce tableau,
Ont reconnu leur histoire.

MELCOUR.

Mais, dites-moi, monsieur Rosinville, êtes-vous toujours la coqueluche des belles?

ROSINVILLE.

Eh bien, oui, je suis toujours le favori de l'amour; c'est à qui m'aura.

Air *de la Vaudreuil.*

Par mon mérite
Je plais si vîte,
Qu'en fait d'amour,
Chaque jour
On me cite.
Pour dompter celles
Qui sont rébelles,
Je suis vraiment
Un amant
Étonnant.

Avec adresse
L'on peint sa tendresse ;
D'aimer sans cesse
L'on fait la promesse.
On daigne y croire ;
Et la victoire
Va se hâter
D'augmenter
Votre gloire.

Faites aux belles
Lettres nouvelles,
Il faut
Plutôt
Être lu,
Qu'entendu.
Poussant tout bas
Des hélas !
N'allez pas,
Amoureux
Langoureux,
Chantant vos feux,
Vos vœux,
Pour l'objet
Qui vous plaît,
Filer l'amour parfait :
Lorsqu'on risque beaucoup,
Souvent on obtient tout.

Par mon mérite
Je plais si vîte, *etc.*

N'en soyez pas étonné ; quand on est bâti comme moi, on est sûr de plaire : vous voyez des épaules quarrées, des cuisses d'Hercule, le molet monstrueux, le bas de la jambe comme un cerf, la pointe du pied imperceptible. On ne tient pas à cela ; on n'y tient pas, parole !

MELCOUR.

Je conviens que vous devez plaire quelquefois.

ROSINVILLE.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon ami ? toujours ; jusqu'à ma petite cousine Julie, qui n'a pas pu y résister, et qui m'adore.

MELCOUR.

En vérité ?

ROSINVILLE.

Oh ! mon Dieu, oui, elle m'adore. Je me suis fait bien

venir de ma tante, j'ai demandé la jeune personne en mariage, et je vous dis, sous le secret, que je l'épouse sous peu de jours.

MELCOUR.

Pas possible !

ROSINVILLE.

Si fait ; j'ai même appris par ma tante, qu'un certain jeune homme ben bourgeois, ben gauche, lui faisait la cour ; mais il aura le bon esprit de prendre son parti quand il saura que c'est moi qui le supplante.

MELCOUR.

Je vous en félicite.

ROSINVILLE.

Ben obligé. . . . Entre nous soit dit ; j'ai grand besoin de ce mariage-là pour me remettre dans mes affaires : savez-vous ben que j'ai perdu vingt mille francs au jeu, il y a deux jours, et que je n'ai pas le sou. La dot me remettra ; sans ça, est-ce que vous croyez que je viendrais chercher une femme au fin fond du Marais ?

MELCOUR.

C'est très-bien pensé.

ROSINVILLE.

Vous sentez ben qu'en m'engageant à l'hymen, je ne renonce pas pour cela à l'amour. . . . . Vous m'entendez. . . . .

MELCOUR.

C'est clair.

ROSINVILLE.

Vous approuvez donc ma conduite ?

MELCOUR.

Oui, mais excepté que ce n'est pas Julie qu'il faut épouser. . . .

ROSINVILLE.

Pourquoi donc cela ?

MELCOUR.

Parce que je l'aime.

ROSINVILLE.

Vous?

MELCOUR.

Moi-même, et si vous ne cédez sur-le-champ tous vos droits sur elle, vous êtes un homme mort.

ROSINVILLE.

Monsieur, on ne m'effraie pas aisément. (Faisant le brave.) Fussiez-vous grand comme Goliath, je ne vous craindrais pas.

MELCOUR.

C'est ce que nous verrons, Monsieur.

Air *du Jaloux malgré lui.*

Pour vous si Julie a des charmes,
Vous combattrez pour l'obtenir;
Je vous laisse le choix des armes;
Le lieu, vous pouvez le choisir.

ROSINVILLE.

Oui, je me battrai pour les belles,
J'ai du courage, et je le dois,
Puisque dans tous les temps entr'elles
Les belles se battent pour moi.

MELCOUR.

En ce cas, renoncez à Julie.

ROSINVILLE.

C'est ce que je ne ferai pas.

MELCOUR.

Alors, nous nous battrons.

ROSINVILLE.

Eh bien, Monsieur, nous nous battrons : allons chercher des témoins.

MELCOUR.

Cela n'est pas nécessaire.

ROSINVILLE.

Air : *Messieurs les Démons.*

Jamais je ne me bats sans témoins;
Il m'en faut toujours deux, c'est le moins.

MELCOUR.

Eh ! Monsieur, il n'en est pas besoin;
L'honneur sera notre témoin.

(*Ironiquement.*)

Vous qui blessez les belles au cœur,
Avec moi, Monsieur,
Tâchez d'avoir même bonheur.

ROSINVILLE.

Je ne redoute pas
Le trépas.
Si l'on meurt, tant mieux,
On est pleuré par deux beaux yeux.

Jamais je ne me bats, etc.

MELCOUR.

Au surplus, Monsieur, si vous l'exigez, nous en prendrons en route.

ROSINVILLE.

Oui, Monsieur, nous en prendrons ; c'est bien mon intention.

MELCOUR.

Quelle est votre arme?

ROSINVILLE, *criant fort.*

Le pistolet. Monsieur, le pistolet ; c'est par où je brille... Ah ! ne croyez pas avoir affaire à un lâche.

MELCOUR.

Ne criez pas, Monsieur, le bruit est inutile.

ROSINVILLE, *criant plus fort.*

Je ne crie jamais, Monsieur, ce n'est pas mon habitude. Allons, vous m'avez provoqué, partons.

MELCOUR.

C'est mon avis.

SCÈNE X.

LES MÊMES, Madame DORSON, JULIE, FLORETTE.

Madame DORSON.

QUEL est donc ce bruit? que veulent dire ces cris?

ROSINVILLE.

Oh! ce n'est rien du tout : je me coupe la gorge pour ma cousine ; je me bats avec Melcour.

Madame DORSON.

Comment, Melcour, c'est chez moi!

MELCOUR.

Madame, daignez m'entendre, vous verrez qui de nous deux a tort....

ROSINVILLE.

Point d'explication ; ma tante ne peut pas entrer là-dedans.... Sommes-nous prêts? allons, Monsieur, au bois de Boulogne.

Madame DORSON.

Je ne souffrirai pas que tu te battes, mon cher neveu.

ROSINVILLE.

Je me battrai, je le tuerai, je l'immolerai; je veux vous prouver.....

MELCOUR à *madame Dorson.*

Vous prouverez que vous êtes le plus lâche des hommes. — Madame, veuillez m'accorder un moment d'entretien ; vous ne concevez pas combien il est utile que je vous parle.

Madame DORSON.

Je n'ai rien à entendre : suivez-moi, Rosinville.

ROSINVILLE.

Vous m'arrachez à l'honneur.

Madame DORSON.

Venez avec moi, vous dis-je.

ROSINVILLE.

Nous nous reverrons, Monsieur.

MELCOUR.

Oui, Monsieur, je l'espère.

Madame DORSON.

Suivez-nous, Julie.

SCÈNE XI.

MELCOUR, FLORETTE.

FLORETTE.

Eh bien! Monsieur.

MELCOUR.

Ah! Florette, je suis au désespoir. Madame Dorson n'a pas voulu m'entendre; elle va faire le malheur de Julie.

FLORETTE.

Il faut y remédier.

MELCOUR.

Et comment?

FLORETTE.

Il faut supplanter Rosinville; il faut contraindre madame Dorson à vous donner sa fille; mais tout cela est difficile.

MELCOUR.

Ah! ma chère Florette, je n'ai d'espoir qu'en toi.

FLORETTE.

Air : *Pour m'empêcher de vous aimer.*

A ce discours, je reconnais
Des amans la marche ordinaire;
Sans le secours de leurs valets,
Ces Messieurs ne peuvent rien faire.

Toujours très-prompts à s'alarmer,
Le moindre échec les décourage :
Nos maîtres ne savent qu'aimer ;
S'ils sont heureux, c'est notre ouvrage.

MELCOUR.

Oui, je te devrai tout, si tu parviens à éconduire Rosinville.

FLORETTE.

Ecoutez un peu.

MELCOUR.

Eh bien ! que dit ton génie inventif ?

FLORETTE.

Que vous lui donniez le temps de réfléchir. Oh ! quelle idée ! C'est cela..... un coup de maître. (*Elle se met à rire.*)

MELCOUR.

Instruis-moi.

FLORETTE, *écrivant.*

Laissez-moi faire.... appelez Jasmin.

MELCOUR, *appelant.*

Jasmin ?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, JASMIN.

JASMIN, *en dehors.*

Me voici, Monsieur.

FLORETTE.

Voilà ce que c'est. (*Elle cesse d'écrire.*) Tiens (*A Jasmin.*) reconnais-tu mon écriture ?

JASMIN.

Du tout, je t'assure.

FLORETTE.

Tant mieux ; je vais la ployer, et l'adresser à madame

Dorson, en lui disant qu'un commissionnaire vient de l'apporter.

MELCOUR.

Mais que contient-elle?

FLORETTE.

Vous le saurez. — Toi, Jasmin, vas m'attendre chez ce costumier de théâtre, qui demeure ici à côté; là je t'apprendrai ton rôle et ce qu'il faudra faire.

MELCOUR.

Mais instruis-moi.

FLORETTE.

C'est inutile. Laissez-moi faire, et croyez que Florette n'est pas une sotte.

JASMIN.

Air *de Marcelin.*

Ton plan doit être bien conçu.

FLORETTE.

Il part d'une savante tête.

MELCOUR.

Mon espoir sera-t-il déçu?

FLORETTE.

Non; reposez-vous sur Florette.
Combler vos plus tendres souhaits,
Est ce qu'ici je me propose;
Mais pour accomplir mes projets,
(*Montrant la main pour lui demander de l'argent.*)
Il me manque encor quelque chose.

MELCOUR.

Ah! j'entends; tiens, prends et ne le ménage pas. (*Il lui donne une bourse.*)

JASMIN.

Quelle femme j'ai là!

FLORETTE.

Madame Dorson a la vue un peu basse: je prends une petite cornette, des habits grossiers, un français patoisé; voilà plus qu'il n'en faut pour réussir.

MELCOUR.

Mes amis, comptez sur ma reconnaissance.

FLORETTE.

(*A Jasmin.*) Fais ce que je t'ai dit. Sois intelligent, et je réponds de tout. Ah! ah! Monsieur le fat, nous verrons qui de nous l'emportera. (*Elle sort avec Jasmin.*)

SCÈNE XIII.

MELCOUR *seul.*

QUE vont-ils faire ? .... Je l'ignore ; mais je l'approuve de bon cœur, s'ils réussissent à me faire épouser Julie.

Air du vaudeville de *J. Monnet.*

J'ai, pour servir ma tendresse,
L'Amour, Florette et Jasmin.
Par leurs soins, de ma maîtresse
Dès demain j'obtiens la main.
Quel beau jour !
Sans retour
Julie à moi s'abandonne :
Souvent à l'Hymen on donne
Ce qu'on refuse à l'Amour.

Mais jeune femme prend-elle
Un époux qui lui déplaît ?
De cet époux auprès d'elle,
Le bonheur n'est pas parfait.
Chaque jour,
A son tour,
Par une frivole excuse,
A l'Hymen elle refuse
Ce qu'elle accorde à l'Amour.

Quelqu'un vient.... C'est madame Dorson : elle paraît en colère ; éloignons-nous.

SCÈNE XIV.

Madame DORSON, ROSINVILLE, MELCOUR, *caché.*

Madame DORSON.

ROSINVILLE! Rosinville! c'est affreux, Monsieur, c'est affreux!

ROSINVILLE.

Qu'y a-t-il donc, ma chère tante?

Madame DORSON.

Il faut être d'une dureté!

ROSINVILLE.

Vous êtes incompréhensible!

Madame DORSON.

Je ne vous croyais pas si dérangé.

ROSINVILLI

Que voulez-vous dire?

Madame DORSON

Ecoutez ce qu'on m'écrit. (*Elle lit.*)

« Madame, j'ai appris indirectement que vous vouliez » unir votre fille à Rosinville; il ferait son malheur; c'est » un malheureux, un perfide, un volage; il m'a séduite, et » m'a quittée pour en séduire d'autres. Vous dirai-je tout, » Madame; il existe un fruit illégitime de nos amours; » mais ce qui me console, c'est qu'il s'est reconnu le père. » Le barbare! il m'avait promis de m'épouser. Plaignez » une malheureuse mère, plaignez un malheureux enfant; » je souhaite seulement que vous ne soyez pas trompée par » ce monstre. J'ai l'honneur, etc.

» Sophie FLORVILLE. »

ROSINVILLE, *riant.*

Ah! ah! vous donnez là dedans, ma tante?

Madame D O R S O N.

J'étais bien sûr que vous n'en conviendriez pas, Rosinville ; je ne vous pardonnerais jamais, si vous deveniez l'époux de Julie, après avoir reconnu un fils qui pourrait un jour prétendre à votre fortune, au préjudice de vos enfans légitimes. J'espère que vous me direz la vérité.

R O S I N V I L L E.

Je ne veux pas convenir de cela, ma tante. Mais je me doute de ce que c'est : cette demoiselle de Florville est amoureuse de moi ; elle aura su que j'allais me marier, et pour m'en empêcher, elle aura imaginé de vous écrire cette lettre-là.

Madame D O R S O N.

Au fait, c'est possible.

R O S I N V I L L E.

Cela ne m'étonnerait pas du tout ; ce serait très-naturel, ce serait même dans l'ordre ; mais quant à ce fruit de nos prétendus amours, je vous réponds que rien n'est plus faux.

Madame D O R S O N.

Est-il bien vrai ?

R O S I N V I L L E.

Ma plus grande parole d'honneur, je vous le jure.

Madame D O R S O N.

Je t'aime trop pour ne pas te croire.

U N L A Q U A I S.

Un paysan et sa femme insistent pour voir M. Rosinville.

R O S I N V I L L E.

Je n'y suis pas.

Madame D O R S O N.

Voyons ce qu'ils veulent ; faites entrer.

SCENE XV.

Madame DORSON, ROSINVILLE, MELCOUR, *caché*; JULIE, JASMIN, *déguisé en paysan*; FLORETTE, *déguisée en paysanne, et portant un enfant dans son tablier.*

JASMIN.

J'DEMANDONS monsieur Rosinville.

ROSINVILLE.

C'est moi, mon ami.

FLORETTE.

Marguenne, Monsieur, que j'sommes donc heureux de vous trouver.

JASMIN.

Tatigué, ça nous boute la joie au cœur.

ROSINVILLE.

Que me voulez-vous ?

JASMIN.

C'est que voyez-vous, Monsieur, j'ons quatre grandes lieues à faire avant que d'arriver cheux nous, et je n'voulons pas nous attarder; et puis c'est que les chemins ne sont pas sûrs de ce temps-ci.

Madame DORSON.

Que signifie tout ce galimathias au fait ?

JASMIN.

Dam', Madame, j'ons perdu le fil de mon discours, vous m'avez interrompu; mais v'là que j'y suis. Monsieur, j'ons donc été cheux vous, on nous a dit que vous dîniez ici, et j'n'ons pas voulu partir sans vous faire voir vot' fieu.

ROSAINVILLE.

Mon fils ! qu'est-ce que cela veut dire ?

Madame DORSON.

Comment, mon neveu, votre fils !

JULIE.

Son fils !

FLORETTE.

Qu'est gentil à croquer.

JASMIN.

Qui vous a des p'tites manières drôlettes ; il est charmant ce p'tit gas. C'te belle dame qu'est sa maman j'savons ben que c'n'est pas en tout bien, tout honneur ; mais c'est égal, all' en raffole ; all' dit comme ça, il sera beau comme son père.

FLORETTE.

Il aura de l'esprit comme son père.

JASMIN.

All' dit comme ça, il aura des talens comme son père.

FLORETTE.

Il sera galant comme son père.

JASMIN.

All' dit comme ça, il aura bon cœur comme son père.

FLORETTE.

Des grâces comme son père.

JASMIN.

All' dit comme ça, il aura de la modestie comme son père.

FLORETTE.

Oui, mais all' dit comme ça : Puisse-t-il ne pas être inconstant comme son père ! et puis all' pleure.

JASMIN.

Ça fend le cœur rien que de le dire.

ROSINVILLE.

Finirez-vous à la fin, vous commencez à m'ennuyer.

Madame DORSON.

Comment, Monsieur, vous ne mourrez pas de honte? Dites-moi un peu, mes amis, le nom de cette dame?

JASMIN.

Dis donc comment qu'all' se nomme, femme.

FLORETTE.

Dame, dis toi-même.

ROSINVILLE.

J'étais bien sûr qu'ils ne savaient pas son nom.

JASMIN.

Attendez, je m'en rappelle, all' se nomme Madame de Florville.

Madame DORSON.

Vous le voyez, Monsieur, c'est cette infortunée que vous avez séduite, et dont j'ai reçu la lettre. Faire élever publiquement un enfant illégitime. Quelle démoralisation!

ROSINVILLE.

Ce sont des foux que je n'ai jamais vus, ni eux ni leur enfant.

JASMIN.

Air *de l'allemande.*

Renier publiquement
Son propre enfant,
Quel cœur méchant!
C'est effrayant.
Renier publiquement
Son propre enfant,
C'est révoltant!

ROSINVILLE.

Mais je ne n'en suis pas le père.

JASMIN.

C'est ben vous qui l'avez fait.

ROSINVILLE.

Je ne connais pas sa mère.

JASMIN.

All' vous connaît.

FLORETTE ET JASMIN.

Renier publiquement, etc.

JASMIN.

Partant, Madame, j'sommes obligés de dire qu'il a toujours payé les mois de nourrice ben exactement.

FLORETTE.

C'est vrai, toujours putôt deux mois qu'un. Mais voyez-le donc, ce pauvre petit enfant, il ly tend les bras : pauvre innocent !

JASMIN.

Vous n'avez donc pas des oreilles de père.

ROSINVILLE.

Imposteur, te tairas-tu ?

FLORETTE.

Vous ne sentez donc pas là un certain quelque chose, comme qui dirait la voix du sang, un cri de la nature ; c'est qu'il l'y ressemble comme deux gouttes d'eau.

ROSINVILLE.

Impossible ! il est laid à faire peur.

Madame DORSON.

Voyons cela.

FLORETTE.

Ce sont ses yeux.

Madame DORSON, *mettant ses lunettes.*

C'est bien ton nez.

JASMIN.

C'est son front.

FLORETTE.

C'est sa bouche.

ROSINVILLE.

C'est le diable qui s'en mêle ; je vous soutiens, moi, qu'il ne me ressemble pas.

JULIE.

Air *du Sorcier.*

On ne pourrait s'y méconnaître,
Car il vous ressemble en effet ;
J'apperçois dans ce petit être
Ce qui dans vous séduit et plaît.

Voilà bien la même figure,
Et ce sourire gracieux,
Et ces yeux
Amoureux,
Langoureux.
On s'y méprendrait,
Je vous jure,
Car c'est vous-même, trait pour trait.

TOUS.

C'est son portrait. (*Bis.*)

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MELCOUR.

MELCOUR.

POURQUOI tout ce bruit ?

ROSINVILLE.

C'est encore vous, Monsieur ?

MELCOURT.

Oui, Monsieur, vous devez vous rappeler que nous avons une affaire à terminer ensemble.

ROSINVILLE.

Je ne l'ai pas oublié, nous la terminerons, mais avant soyez juge; on veut me soutenir que cet enfant-là me ressemble.

FLORETTE, *à part, à Melcour.*

Dites que oui.

MELCOUR *étonné.*

Quoi ! c'est toi ?

FLORETTE.

Chut ! n'est-y pas vrai, mon beau Monsieur, que c'est toute sa physionomie.

JASMIN.

Parlez donc ?

MELCOUR.

C'est Jasmin ?

JASMIN.

Paix ! . . . regardez-le donc.

MELCOUR.

En effet, je crois reconnaître . . . . quelques-uns de ces traits-là . . . .

ROSINVILLE.

Trouvez-vous que ce soient les miens ?

MELCOUR.

Ma foi, oui.

Madame DORSON.

Vous voyez, Monsieur, vous êtes confondu.

ROSINVILLE.

Diable m'emporte, si j'y comprends quelque chose.

Madame DORSON.

Après une pareille conduite, vous ne devez plus espérer d'être mon gendre.

MELCOUR.

Est-ce-là le seul fils que vous ayez, Monsieur Rosinville ?

ROSINVILLE.

Ma foi, je l'ignore ; je vois qu'il ne faut jurer de rien.

MELCOUR.

Qui sait, lorsque vous seriez marié, si une trentaine de petits innocens ne viendra pas demander l'hospitalité dans la maison paternelle. Ah ! Monsieur Rosinville, je vous croyais plus de vertus, de mœurs, de décence.

ROSINVILLE.

Des vertus, des mœurs, de la décence ! Grands mots, mon ami, qui ne sont pas plus à la mode que votre collet ;

mais je vous pardonne votre langage provincial. Ce jeune homme revient de son pays, il faut bien lui passer quelque chose.

MELCOUR.

Air *du pas redoublé*

Vous êtes un impertinent,
Qui ne savez pas vivre;
Aussi ma vengeance à présent
Partout va vous poursuivre.

ROSINVILLE.

A de trop vifs emportemens
A tort Monsieur se livre:
Il ne faut pas tuer les gens,
Pour leur apprendre à vivre.

JULIE.

Ma mère, vous avez jugé Melcour un peu sévèrement.

MELCOUR.

Madame, j'attendrai pour être père que je sois époux.

Madame DORSON.

J'aime à le croire, et vous unis.

ROSINVILLE.

Quoi! ma tante, vous me retirez votre parole?

Madame DORSON.

Vous êtes père, mon neveu; c'est Mademoiselle Florville qui doit être votre épouse.

ROSINVILLE.

Mais je vous jure encore une fois que rien n'est plus faux.

MELCOUR.

Maintenant que je suis l'époux de Julie, je déclare à haute et intelligible voix que rien n'est moins vrai que la paternité de Rosinville.

ROSINVILLE.

Vous l'entendez.

MELCOUR.

Cette jeune et jolie nourrice n'est autre que Florette que personne n'a reconnue.

FLORETTE.

Elle-même.

ROSINVILLE.

Toi, friponne.

MELCOUR.

L'adroit coquin qui a joué le rôle du père nourricier n'est autre que Jasmin mon valet.

JASMIN.

Et cet enfant, mon fils légitime.

ROSINVILLE.

Je te ferai pendre, maraud.

Madame DORSON.

Comment, Melcour, vous m'avez trompée ?

MELCOUR.

Ce sont eux, Madame, je suis innocent de leur ruse.

ROSINVILLE.

Monsieur, vous me rendrez raison de votre espiéglerie.

MELCOUR.

De tout mon cœur, Monsieur. Demain au bois de Boulogne et le pistolet à la main.

ROSINVILLE.

Pas du tout, mon cher, à votre noce où je m'invite, et le verre à la main.

MELCOUR.

Vous prenez le bon parti.

ROSINVILLE.

Que voulez-vous? l'hymen me rejette de son sein ; mais

l'amour est là qui me tend les bras, et m'offre des consolations; c'est avec lui que j'oublierai mes peines.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville du *Terme du voyage.*

MELCOUR.

On voit des ruses chaque jour,
Sans compter les ruses de guerre;
Nous avons les ruses d'amour:
Combien de ruses en affaires!
Il est des ruses de joueur.
Pour tromper, chacun sa méthode:
Jasmin, en devenant trompeur,
Tu n'a fait que suivre la mode. (*Bis.*)

Madame DORSON.

Habits quarrés du bon vieux temps,
Naguères avaient fait fortune;
Nos sacs laissés depuis trente ans,
Redeviennent chose commune.
Changer de mœurs, de gens, d'habits,
De Paris, telle est la méthode:
En restant telle que je suis,
Bientôt je puis être à la mode. (*Bis.*)

JULIE.

On a vu les Français changer
D'habits, de goût et de système;
Mais leur caractère léger
En tout temps est resté le même.
Ne rien faire sans la gaîté,
Des Français telle est la méthode:
Courage, esprit, frivolité,
Chez eux seront toujours de mode. (*Bis.*)

ROSINVILLE.

Aux goûts d'une femme souvent,
Pauvre mari qui s'accommode,
Voit, en donnant beaucoup d'argent,
Madame se mettre à la mode;
Mais, sensible à des soins si doux,
Femme suit la vieille méthode,
Et grâce à d'heureux rendez-vous,
Met son cher époux à la mode. (*Bis*)

FLORETTE, *au Public.*

On entend des sifflets par fois
Au spectacle et dans ses visites;
Ceux que l'on entend dans un bois,
Ont souvent de fâcheuses suites.
Siffler doit causer de l'ennui,
C'est une bien vieille méthode:
Tâchez qu'à dater d'aujourd'hui,
Les sifflets ne soient plus de mode. (*Bis.*)

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2427
S78P4

Servières, Joseph
Le père malgré lui